Paul Éluard

DERNIERS POÈMES D'AMOUR

Le dur désir de durer
Le temps déborde
Corps mémorable
Le phénix

1946-1951

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

LE DUR DÉSIR DE DURER 7
À MARC CHAGALL 7
PAR UN BAISER 9
ORDRE ET DÉSORDRE DE L'AMOUR 10
LE MOUVEMENT DU SOIR 12
MÊME QUAND NOUS DORMONS 13
UN SEUL SOURIRE 14
CORPS IDÉAL 15
BELLE 16
DIT DE L'AMOUR 17
I 17
II 17
III 18
DIT DE LA FORCE DE L'AMOUR 19
I 19
II 19
III 20
DIT D'UN JOUR 21
DE SOLITUDE EN SOLITUDE VERS LA VIE 22
I 22
II 23
III 24
DE DÉTAIL EN DÉTAIL 25

DU FOND DE L'ABÎME 26
I.... 26
II 27
III 27
IV 28
V 29
VI 29
VII 30
GRANDEUR D'HIER ET D'AUJOURD'HUI....31
I.... 31
II 31
III 32
IV 33
ICI 34
PUISQU'IL N'EST PLUS QUESTION DE FORCE 36
SAISONS....37
I.... 37
II 38
ET NOTRE MOUVEMENT 39
LE TEMPS DÉBORDE 41
JE VIS TOUJOURS 41
LA PUISSANCE DE L'ESPOIR 46
UN VIVANT PARLE POUR LES MORTS....48
L'EXTASE....49
EN VERTU DE L'AMOUR....51
LES LIMITES DU MALHEUR 53
MA MORTE VIVANTE....54

NÉGATION DE LA POÉSIE 56
DORÉE 58
NOTRE VIE [1] 60
VIVANTE ET MORTE SÉPARÉE 61
NOTRE VIE [2] 63
CORPS MÉMORABLE 64
Dédicace 64
GRAIN DE SABLE DE MON SALUT 65
PORTRAIT EN TROIS TABLEAUX 67
I 67
II 67
III 68
ENTRE LA LUNE ET LE SOLEIL 69
D'UN ET DE DEUX, DE TOUS 70
PUISQU'IL LE FAUT 71
SANS AVENIR 73
RÉPÉTITIONS 74
TOUT PRÈS DU SOMMEIL EXIGEANT 74
MAIS ELLE 76
JE T'AI IMAGINÉE 78
JEUNESSE ENGENDRE LA JEUNESSE 80
PRÊTE AUX BAISERS RÉSURRECTEURS 82
À L'INFINI 84
UNE LIVRE DE CHAIR 87
JE PARLE EN RÊVE 89
LE PHÉNIX 90
LE PHÉNIX 90

DOMINIQUE AUJOURD'HUI PRÉSENTE 93
ÉCRIRE DESSINER INSCRIRE 97
I 97
II 100
III 101
IV 102
V 105
VI 106
VII 108
LA PETITE ENFANCE DE DOMINIQUE 110
I 110
II 111
III 113
IV 114
V 115
VI 116
VII 117
VIII 118
AIR VIF 119
PRINTEMPS 120
JE T'AIME 121
CERTITUDE 123
NOUS DEUX 124
LA MORT L'AMOUR LA VIE 125
CHANSON 128
IL FAUT BIEN Y CROIRE 129
D'UNE BÊTE 130
ET UN SOURIRE 131

SÉRÉNITÉ 132
MATINES 133
MARINE 134
Ce livre numérique 136

LE DUR DÉSIR DE DURER

1946.

À MARC CHAGALL

Âne ou vache coq ou cheval
Jusqu'à la peau d'un violon
Homme chanteur un seul oiseau
Danseur agile avec sa femme

Couple trempé dans son printemps

L'or de l'herbe le plomb du ciel
Séparés par les flammes bleues
De la santé de la rosée
Le sang s'irise le cœur tinte

Un couple le premier reflet

Et dans un souterrain de neige
La vigne opulente dessine
Un visage aux lèvres de lune
Qui n’a jamais dormi la nuit.

PAR UN BAISER

Jour la maison et nuit la rue
Les musiciens de la rue
Jouent tous à perte de silence
Sous le ciel noir nous voyons clair

La lampe est pleine de nos yeux
Nous habitons notre vallée
Nos murs nos fleurs notre soleil
Nos couleurs et notre lumière

La capitale du soleil
Est à l’image de nous-mêmes
Et dans l’asile de nos murs
Notre porte est celle des hommes.

ORDRE ET DÉSORDRE DE L'AMOUR

Je citerai pour commencer les éléments
Ta voix tes yeux tes mains tes lèvres

Je suis sur terre y serais-je
Si tu n'y étais aussi

Dans ce bain qui fait face
À la mer à l'eau douce

Dans ce bain que la flamme
A construit dans nos yeux

Ce bain de larmes heureuses
Dans lequel je suis entré
Par la vertu de tes mains
Par la grâce de tes lèvres

Ce premier état humain
Comme une prairie naissante

Nos silences nos paroles
La lumière qui s’en va
La lumière qui revient
L’aube et le soir nous font rire

Au cœur de notre corps
Tout fleurit et mûrit

Sur la paille de ta vie
Où je couche mes vieux os

Où je finis.

LE MOUVEMENT DU SOIR

Petit feu d'occasion miroir
Abeille et plume détachée
Loin de la gerbe des rues
Des familles des retraites

Devant tes yeux petit feu
Qui soulève tes paupières
Et qui passe et qui s'en va
Dans le soir limpide et frais

Vers d'autres yeux tout pareils
De plus en plus assombris
De plus en plus achevés
De moins en moins existants.

MÊME QUAND NOUS DORMONS

Même quand nous dormons nous veillons l'un sur l'autre
Et cet amour plus lourd que le fruit mûr d'un lac
Sans rire et sans pleurer dure depuis toujours
Un jour après un jour une nuit après nous.

UN SEUL SOURIRE

Un seul sourire disputait
Chaque étoile à la nuit montante
Un seul sourire pour nous deux

Et l’azur en tes yeux ravis
Contre la masse de la nuit
Trouvait sa flamme dans mes yeux

J’ai vu par besoin de savoir
La haute nuit créer le jour
Sans que nous changions d’apparence.

CORPS IDÉAL

Sous le ciel grand ouvert la mer ferme ses ailes
Aux flancs de ton sourire un chemin part de moi

Rêveuse toute en chair lumière toute en feu
Aggrave mon plaisir annule l'étendue

Hâte-toi de dissoudre et mon rêve et ma vue.

BELLE

Belle tu vas briser en t'endormant la chaîne
Qui lie la plume de minuit au plomb des cendres
Le corps mort à la bête qui bondit en songe
Parmi les herbes et les feuilles confondues
L'étendue verte a des charbons qui boivent l'ombre

Belle tu recevras la nourriture insigne
Par les yeux au fuseau des veines et des nerfs
Lumière infinie flamme et frisson du matin
Il est très tard ferme les yeux demain rayonne
Demain mieux qu'aujourd'hui tu connaîtras le monde

Belle d'un jour et de toujours et de partout
Ta faiblesse et ta force ont la même parure
Ô bien aimée de tous et bien aimée d'un seul
En silence ta bouche a promis d'être heureuse
Au cœur de tous au cœur d'un seul à notre cœur.

DIT DE L’AMOUR

I

Notre silence fera taire la tempête
Assagira le feuillage profond

J’ai dans les mains deux mains abandonnées

II

Ce bateau s’enfonçait à jamais dans la brume

De loin en loin qui dit la haine
De proche en proche dit l’amour

III

Les yeux d'air vif souveraine innocente
Les seins légers elle riait de tout

Et la mer dispersa le sable de son trône.

DIT DE LA FORCE DE L'AMOUR

I

Le soleil dur comme une pierre
Raison compacte vigne fauve

Et l'espace cruel est un mur qui m'enserre.

II

Dans ce désert qui m'habitait qui m'habillait

Elle m'embrassa et en m'embrassant
Elle m'ordonna de voir et d'entendre.

III

Par des baisers et des paroles
Sa bouche suivit le chemin de ses yeux

Il y eut des vivants des morts et des vivants.

DIT D’UN JOUR

Pour cerner d’un peu plus de tendresse ton nom

La rue était absurde et la maison amère
Le jour était glissant la nuit était malade.

DE SOLITUDE EN SOLITUDE VERS LA VIE

En ce temps-là, une extraordinaire résignation avait succédé à la terreur et à la révolte. Saintes et martyrs pullulaient.

I

Je suis douce avec les forts
Je suis faible avec les doux
Je sais les mots qu'il faut dire
Pour n'inspirer que l'oubli

Je suis fille d'un lac
Qui ne s'est pas terni
D'un ciel limpide et bleu
Jusqu'à mes pieds tranquilles

Et fille d'un printemps
Qui ne finit jamais

Je ris des viols absurdes
Je suis toujours en fleur.

II

Pour tenir comme il se doit
Son rôle dans les ténèbres
Il se noue à la prison
Il en reflète les murs

Sa cruche est de chair immonde
Sa faim ressemble à son pain
Nul espoir ne le distrait
Et la porte joue pour rien

Volute de sang de feu
Toute couverte d'épines
L'air qu'il respire déchire
Sa nudité intérieure

Demain de son cœur rouillé
Les vers même s'en iront
La place sera déserte
Dans un éternel désert

III

Né de la sainte et du martyr
Voici pourtant l'enfant parfait
Au sommet d'une aurore intime

Léger et lourd comme un enfant
Il met au monde la confiance
Autant de soleils que de nuits

Il a ses mains dans les ruisseaux
Sa bouche danse en embrassant
Et ses yeux sont des chiens fidèles

Au crépuscule il est petit
Rêve et sommeil le dissimulent
Amour le fait grandir et jouir.

Décembre 1945.

DE DÉTAIL EN DÉTAIL

À Elsa Triolet.

À l’heure du réveil près du nid de la terre
Un rayon de soleil creuse un trou pour la mer

Trempée d’aube une feuille ourle le paysage
Naïve comme un œil oublieux du visage

Et le jour d’aujourd’hui saisissant les dormeurs
Rejette dans la nuit leurs ombres de dormeurs.

DU FOND DE L’ABÎME

I

La lumière et la chaleur
Piétinées dispersées

Le pain
Volé aux naïfs

Le fil de lait
Lancé aux bêtes enragées

Quelques profondes mares de sang
Quelques incendies pétulants
Pour égayer ceux qui vont vivre
Vivre vivre sur leur fumier.

II

Au milieu du délire
Gorges tumultueuses et ventres dévorants
La morsure est soleil et lune le crachat
La blessure un écrin la souillure une perle
Tiède le sein pourri
La légende pourrie du sein maternel
Rose et verte la langue
La belle histoire de la langue changée en fée.

III

Ils n’étaient pas fous les mélancoliques
Ils étaient conquis digérés exclus
Par la masse opaque
Des monstres pratiques

Avaient leur âge de raison les mélancoliques
L’âge de la vie

Ils n’étaient pas là au commencement
À la création
Ils n’y croyaient pas
Et n’ont pas su du premier coup
Conjuguer la vie et le temps
Le temps leur paraissait long
La vie leur paraissait courte

Et des couvertures tachées par l'hiver
Sur des cœurs sans corps sur des cœurs sans nom
Faisaient un tapis de dégoût glacé
Même en plein été.

IV

Le solitaire toujours premier
Comme un ver dans une noix
Réapparaît le long des sinuosités
De la plus fraîche des cervelles
Le solitaire apprend à marcher de côté
À s'arrêter quand il est ivre de solitude
Le solitaire tourne ses pieds dans tous les sens
Il vague il rompt esquive feint

Il bouge mais bientôt
Tout bouge et lui fait peur
Le solitaire quand on l'appelle
Petit petit petit petit
Fait celui qui n'entend pas

En pleine viande fraîche
Comme un couteau rouillé
Le solitaire s'éternise
Et l'odeur du cadavre monte et s'éternise
Le miel de la force est farci d'ordures.

V

Je parle du fond de l’abîme
Et je vois le fond de l’abîme
L’homme creusé comme une mine
Comme un port sans vaisseaux
Comme un foyer sans feu

Pauvre visage sacrifié
Pauvre visage sans limites
Composé de tous les visages saccagés
Tu rêvais de balcons de voiles de voyages
Tu rêvais de printemps de baisers de bonté
Tu savais bien quels sont les droits et les devoirs
De la beauté mon beau visage dispersé

Il faudrait pour cacher ton horreur et ta honte
Des mains nouvelles des mains entières dans leur tâche
Mains travailleuses au présent
Et courageuses même en rêve.

VI

Je parle du fond de l’abîme
Je parle du fond de mon gouffre
C’est le soir et les ombres fuient
Le soir m’a rendu sage et fraternel
Il ouvre partout ses portes lugubres

Je n’ai pas peur j’entre partout
Je vois de mieux en mieux la forme humaine
Sans visage encore et pourtant
Dans un coin sombre où le mur est en ruines
Des yeux sont là aussi clairs que les miens
Ai-je grandi ai-je un peu de pouvoir.

VII

Nous sommes à nous deux la première nuée
Dans l’étendue absurde du bonheur cruel
Nous sommes la fraîcheur future
La première nuit de repos
Qui s’ouvrira sur un visage et sur des yeux nouveaux et purs

Nul ne pourra les ignorer.

GRANDEUR D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

I

Les vagues des murs et l'air absent des enfants
Le plâtre gris des maisons mortes
La pierre morte autour des portes inutiles
Des enfants réduits et les murs leur vont bien
Comme à l'éclat de l'eau la boue du printemps
Comme à la beauté vierge une grimace bête

Et l'envie de vomir roule et rêve dans l'herbe.

II

Deux ombres sur la terre borgne
La mauvaise parole
Et la mauvaise nuit

Et la cloche de chair sous le linge fuyant
De la peur accroupie

Deux ombres sur la terre froide
Où les vers s'échauffent
Mieux que le blé

Sur la terre froide où parler descend
Où la femme est la fin de l'homme

Deux ombres une seule nuit
Définitive les coquins
Avaient raison de raisonner

Vitres salies feu confiné
Vitres brisées feu dispersé
Misère dépouillée d'espoir.

III

Rien de plus pauvre qu'un enfant
Rien de plus pauvre que sa mère
Rien de plus pauvre qu'un soldat
Qu'un chien qu'un employé de banque

Ô confusion la terre borgne
Un œil crevé pour ne rien voir

Un œil au ciel pour oublier
L’hiver tue au hasard partout comme un avare

Son cœur s’éteint il est trop tard
Pour exalter sa vie passée
Et sa naissance dans les caves
Son âge d’or sous des haillons et sous des rides
Sous des soucis de marque sous son propre poids.

IV

Mais soudain de parler je me sens conquérant
Et plus clair et plus vif et plus fier et meilleur
Et plus près du soleil et plus sûr de durer

Un enfant naît en moi qui n’est pas d’aujourd’hui
Un enfant de toujours par un baiser unique
Plus insouciant qu’un premier papillon
À l’aube le printemps lui donne une seconde
Et la mort est vaincue un enfant sort des ruines

Derrière lui les ruines et la nuit s’effacent

ICI

Une rue abandonnée
Une rue profonde et nue
Où les fous ont moins de peine
Que les sages à pourvoir
Aux jours sans pain sans charbon

C'est une question de taille
Tant de sages pour un fou
Mais rien par delà l'immense
Majorité du bon sens
Un jour cru sans proportions

La rue comme une blessure
Qui ne se fermera pas
Le dimanche l'élargit
Le ciel est un ciel d'ailleurs
Roi d'un pays étranger

Un ciel rose un ciel heureux
Respirant beauté santé
Sur la rue sans avenir
Qui coupe mon cœur en deux
Qui me prive de moi-même

Dans la rue de rien personne.

PUISQU'IL N'EST PLUS QUESTION DE FORCE

Tout est brisé par la parole la plus faible
Ombre d'idée idée de l'ombre mort heureuse
Le feu devient eau tiède et le pain en miettes
Le sang farde un sourire et la foudre une larme
Le plomb caché par l'or pèse sur nos victoires
Nous n'avons rien semé qui ne soit ravagé
Par le bec minutieux des délices intimes
Les ailes rentrent dans l'oiseau pour le fixer.

SAISONS

I

Le centre du monde est partout et chez nous

Une rue s'offrit au soleil
Où était-elle et de quel poids
Dans la lumière suppliante
De l'hiver né du moindre amour

De l'hiver un enfant de rien
Avec sa suite de guenilles
Avec son cortège de peurs
Et de pieds froids sur des tombeaux

Dans le doux désert de la rue.

II

Le centre du monde est partout et chez nous

Soudain la terre bienvenue
Fut une rose de fortune
Visible avec de blonds miroirs
Où tout chantait à rose ouverte

À verte feuille et blanc métal
Poisseux d’ivresse et de chaleur
Or oui de l’or pour naître au sol
Sous l’écrasante multitude

Sous la vie accablante et bonne.

ET NOTRE MOUVEMENT

Nous vivons dans l’oubli de nos métamorphoses
Le jour est paresseux mais la nuit est active
Un bol d’air à midi la nuit le filtre et l’use
La nuit ne laisse pas de poussière sur nous

Mais cet écho qui roule tout le long du jour
Cet écho hors du temps d’angoisse ou de caresses
Cet enchaînement brut des mondes insipides
Et des mondes sensibles son soleil est double

Sommes-nous près ou loin de notre conscience
Où sont nos bornes nos racines notre but

Le long plaisir pourtant de nos métamorphoses
Squelettes s’animant dans les murs pourrissants
Les rendez-vous donnés aux formes insensées
À la chair ingénieuse aux aveugles voyants

Les rendez-vous donnés par la face au profil
Par la souffrance à la santé par la lumière
À la forêt par la montagne à la vallée
Par la mine à la fleur par la perle au soleil

Nous sommes corps à corps nous sommes terre à terre
Nous naissons de partout, nous sommes sans limites

LE TEMPS DÉBORDE[1]

À J. et A. derniers reflets de mes amours,
qui ont tout fait pour dissiper la nuit qui m'envahit.

JE VIS TOUJOURS

Et je me suis assis sans pudeur sur la vague
De ce fleuve lointain gaufré de soleil vert
Les arbres célébraient la nuit et les étoiles

J'ai vu clair dans la nuit toute nue
Dans la nuit toute nue quelle femme
M'a montré son visage s'est montrée toute nue

---

[1] Quelques six mois après le décès de Nusch, son épouse, Paul Éluard publie ce recueil, le 16 juin 1947 dans les *Cahiers de l'Art*. Il était illustré de photographies de Man Ray et de Dora Maar.

Sa beauté adulte était plus sérieuse
Que les lois sans pitié de la nécessité

Contre elle les toilettes de nature
Puériles exerçaient leurs armes éternelles
De fer et de marbre et de sel
Contre elle le diamant du ciel
S'émoussait et se ternissait

Pourtant c'était une beauté
De sable et de mousse et de crépuscule
Mais c'était une beauté
De chair de langue et de prunelles
Une beauté bourgeon et déchet des saisons

Beauté qui s'éteignait sous de vagues rencontres
J'ai séparé des amoureux plus laids ensemble
Que séparés
Pour les sauver j'ai fait chanter la solitude
J'ai brisé leurs lèvres au carré

J'ai fait sécher j'ai eu le temps de faire sécher
Les fleurs sans remords d'un mensonge
Le fumier tout frais qui pleurait
Et les aubes mal réveillées

Mais j'ai fait rire les comédiens les plus amers
Épris de nudité et trop bien habillés
Ceux qui parlent à côté leurs yeux brûlent sans chaleur
Ceux qui parlent sciemment pour vieillir commodément
Les constructeurs de leur prison huilée bien cheminée
Porteurs de chaînes mains à menottes têtes à cornettes

Les globules bleus d'un monde décoloré
Sur le toit leurs rêves étaient à la cave
Ils ne cultivaient que l'éternité
Mon cœur et mon œil
Sous l'espace intact tout était gelé

D'où êtes-vous sortie image sans azur
Spectatrice en vue
Sinon de moi qui dors si mal sur un grabat
D'où êtes-vous sortie touchant la terre de si près
Que je suis votre pas sur le pavé des rues

Où je m'ennuie si souvent où je me perdrai
Malgré tous les repères que j'ai posés lucide
Quand j'étais jeune et prévoyant
Quand l'ombre m'habitait
Quand je ne m'abreuvais que de vin transparent

Vous tout entière réglée par cette chair
Qui est la mienne au flanc du vide
Tremblante seulement

À l’idée d’échapper au monde indispensable
Vous précaire en dépit de mon espoir de vivre

Il n’y a pas de dérision
Il n’y a rien qui soit faussé
Sinon ce qui n’est pas l’image sans midi
Qui s’impose la nuit sur la moelle
De ce fleuve où je me suis assis

Je vis encore et je partage
Le blé le pain de la beauté
Sans autre lumière que naître et qu’exister
Vous très basse et très haute dans la nudité
Du nord et du sud en un seul instant

La treille humaine est entre nous
Notre naissance de la femme est évidente
Et voici l’herbe qui poussa dans notre enfance

Es-tu malade ou fatigué
Es-tu dément ou simplement
Plus malheureux que d’habitude
Je n’ai pas envie de répondre

Car je crains trop en répondant
D’avoir le sort de ces joueurs

Qui jouent pour rien sur le velours
De leurs désirs de leurs douleurs

J'ai déniché les œufs utiles
À ma faim pour ne pas mourir
Mais au delà j'oublie mes rêves
Au delà je m'en veux à mort.

Octobre 1946.

LA PUISSANCE DE L'ESPOIR

Autant parler pour avouer mon sort :
Je n'ai rien mien, on m'a dépossédé
Et les chemins où je finirai mort
Je les parcours en esclave courbé ;
Seule ma peine est ma propriété :
Larmes, sueurs et le plus dur effort
Je ne suis plus qu'un objet de pitié
Sinon de honte aux yeux d'un monde fort.

J'ai de manger et de boire l'envie
Autant qu'un autre à en perdre la tête ;
J'ai de dormir l'ardente nostalgie :
Dans la chaleur, sans fin, comme une bête.
Je dors trop peu, ne fais jamais la fête,
Jamais ne baise une femme jolie ;
Pourtant mon cœur, vide, point ne s'arrête,
Malgré douleur mon cœur point ne dévie.

J'aurais pu rire, ivre de mon caprice.
L'aurore en moi pouvait creuser son nid

Et rayonner, subtile et protectrice,
Sur mes semblables qui auraient fleuri.
N'ayez pitié, si vous avez choisi
D'être bornés et d'être sans justice :
Un jour viendra où je serai parmi
Les constructeurs d'un vivant édifice,

La foule immense où l'homme est un ami.

3 novembre 1946.

UN VIVANT PARLE POUR LES MORTS

Doux avenir, cet œil crevé c'est moi,
Ce ventre ouvert et ces nerfs en lambeaux
C'est moi, sujet des vers et des corbeaux,
Fils du néant comme on est fils de roi.

J'aurai bientôt perdu mon apparence :
Je suis en terre au lieu d'être sur terre,
Mon cœur gâché vole avec la poussière.
Je n'ai de sens que par complète absence.

23 novembre 1946.

L’EXTASE

Je suis devant ce paysage féminin
Comme un enfant devant le feu
Souriant vaguement et les larmes aux yeux
Devant ce paysage où tout remue en moi
Où des miroirs s’embuent où des miroirs s’éclairent
Reflétant deux corps nus saison contre saison

J’ai tant de raisons de me perdre
Sur cette terre sans chemins et sous ce ciel sans horizon
Belles raisons que j’ignorais hier
Et que je n’oublierai jamais
Belles clés des regards clés filles d’elles-mêmes
Devant ce paysage où la nature est mienne

Devant le feu le premier feu
Bonne raison maîtresse
Étoile identifiée
Et sur la terre et sous le ciel hors de mon cœur et dans mon
cœur
Second bourgeon première feuille verte

Que la mer couvre de ses ailes
Et le soleil au bout de tout venant de nous

Je suis devant ce paysage féminin
Comme une branche dans le feu.

24 novembre 1946.

EN VERTU DE L'AMOUR

J'ai dénoué la chambre où je dors, où je rêve,
Dénoué la campagne et la ville où je passe,
Où je rêve éveillé, où le soleil se lève,
Où, dans mes yeux absents, la lumière s'amasse.

Monde au petit bonheur, sans surface et sans fond,
Aux charmes oubliés sitôt que reconnus,
La naissance et la mort mêlent leur contagion
Dans les plis de la terre et du ciel confondus.

Je n'ai rien séparé mais j'ai doublé mon cœur.
D'aimer, j'ai tout créé : réel, imaginaire.
J'ai donné sa raison, sa forme, sa chaleur
Et son rôle immortel à celle qui m'éclaire.

27 novembre 1946.

*

Vingt-huit novembre mil neuf cent quarante-six

*

Nous ne vieillirons pas ensemble.

*

Voici le jour

*

En trop : le temps déborde.

*

Mon amour si léger prend le poids d'un supplice.

LES LIMITES DU MALHEUR

Mes yeux soudain horriblement
Ne voient pas plus loin que moi
Je fais des gestes dans le vide
Je suis comme un aveugle-né
De son unique nuit témoin

La vie soudain horriblement
N'est plus à la mesure du temps
Mon désert contredit l'espace
Désert pourri désert livide
De ma morte que j'envie

J'ai dans mon corps vivant les ruines de l'amour
Ma morte dans sa robe au col taché de sang.

MA MORTE VIVANTE

Dans mon chagrin rien n'est en mouvement
J'attends personne ne viendra
Ni de jour ni de nuit
Ni jamais plus de ce qui fut moi-même

Mes yeux se sont séparés de tes yeux
Ils perdent leur confiance ils perdent leur lumière
Ma bouche s'est séparée de ta bouche
Ma bouche s'est séparée du plaisir
Et du sens de l'amour et du sens de la vie
Mes mains se sont séparées de tes mains
Mes mains laissent tout échapper
Mes pieds se sont séparés de tes pieds
Ils n'avanceront plus il n'y a plus de routes
Ils ne connaîtront plus mon poids ni le repos

Il m'est donné de voir ma vie finir
Avec la tienne

Ma vie en ton pouvoir
Que j'ai crue infinie

Et l'avenir mon seul espoir c'est mon tombeau
Pareil au tien cerné d'un monde indifférent

J'étais si près de toi que j'ai froid près des autres.

Manuscrit du poème « La Puissance de l'espoir »*,*
avec des projets de pseudonymes.

NÉGATION DE LA POÉSIE

J'ai pris de toi tout le souci tout le tourment
Que l'on peut prendre à travers tout à travers rien
Aurais-je pu ne pas t'aimer
Ô toi rien que la gentillesse
Comme une pêche après une autre pêche
Aussi fondantes que l'été

Tout le souci tout le tourment
De vivre encore et d'être absent
D'écrire ce poème

Au lieu du poème vivant
Que je n'écrirai pas
Puisque tu n'es pas là

Les plus ténus dessins du feu
Préparent l'incendie ultime
Les moindres miettes de pain
Suffisent aux mourants

J’ai connu la vertu vivante
J’ai connu le bien incarné
Je refuse ta mort mais j’accepte la mienne
Ton ombre qui s’étend sur moi
Je voudrais en faire un jardin

L’arc débandé nous sommes de la même nuit
Et je veux continuer ton immobilité
Et le discours inexistant
Qui commence avec toi qui finira en moi
Avec moi volontaire obstiné révolté
Amoureux comme toi des charmes de la terre.

DORÉE

Les draps humides de novembre
M'ensevelissent pour toujours
Le temps me file entre les doigts
La terre tourne en mes orbites

Où en est ce léger sourire
Qui commença un jour de mai
Sinon sur la bouche des morts
Malgré la peine des vivants

Où est la lettre sans réponse
Et la poussière des paroles
Cette confiance dans la vie
Qui tout à coup devient silence

Je nie les larmes leur lumière
Mes yeux ne sont plus de ce monde

Je suis passée tout est passé
Je suis une ombre dans le noir

Je suis le germe du désordre.

NOTRE VIE [1]

Notre vie tu l'as faite elle est ensevelie
Aurore d'une ville un beau matin de mai
Sur laquelle la terre a refermé son poing
Aurore en moi dix-sept années toujours plus claires
Et la mort entre en moi comme dans un moulin

Notre vie disais-tu si contente de vivre
Et de donner la vie à ce que nous aimions
Mais la mort a rompu l'équilibre du temps
La mort qui vient la mort qui va la mort vécue
La mort visible boit et mange à mes dépens

Morte visible Nusch invisible et plus dure
Que la soif et la faim à mon corps épuisé
Masque de neige sur la terre et sous la terre
Source des larmes dans la nuit masque d'aveugle
Mon passé se dissout je fais place au silence

VIVANTE ET MORTE SÉPARÉE

Vivante et morte séparée j'ai trébuché
Sur une tombe sur un corps
Qui soulève à peine la terre
Sur un corps dont j'étais construit
Sur la bouche qui me parlait
Et sur les yeux pourris de toutes les vertus
Mes mains mes pieds étaient les siens
Et mes désirs et mon poème étaient les siens
J'ai trébuché sur sa gaîté sur sa bonté
Qui maintenant ont les rigueurs de son squelette
Mon amour est de plus en plus concret il est en terre
Et non ailleurs j'imagine son odeur
Mon amour mon petit ma couronne d'odeurs
Tu n'avais rien de rien à faire avec la mort
Ton crâne n'avait pas connu la nuit des temps
Mon éphémère écoute je suis là je t'accompagne
Je te parle notre langue elle est minime et va d'un coup
Du grand soleil au grand soleil et nous mourons d'être vivants
Écoute ici c'est notre chien ici notre maison
Ici c'est notre lit ici ceux qui nous aiment
Tous les produits de notre cœur de notre sang

Et de nos sens et de nos rêves
Je n'oublie rien de ces oiseaux de grande espèce
Qui nous guident qui nous enlèvent
Et qui font des trous dans l'azur
Comme volcans en pleine terre
Ma fille mon garçon petite mère et petit père
Mon poème ce soir aurait pu te distraire
Avec les mots précis que tu es fière de comprendre
Avec les arrêts brusques des péripéties
Et les zibelines vives de la coquetterie
Et l'abasourdissante écume de la mer
Et la réminiscence et l'oubli délétère
Mon corps vivant charmant ma raison ma déraison
Ma séduction ma solitude mon plaisir et ma souffrance
Ma modestie et mon orgueil ma perversion et mon mérite
Toute petite et délabrée parfaite et pure
Pareille à un verre d'eau qui sera toujours bu
Je ne dors pas je suis tombé j'ai trébuché sur ton absence
Je suis sans feu sans force près de toi
Je suis le dessous de la bête je m'accroche
À notre chute à notre ruine
Je suis au-dessous de tes restes
J'aspire à ton néant je voudrais voir mon front
Comme un caillou loin dans la terre
Comme un bateau fondu dans l'eau
Mon petit qui pourtant m'engendras en orage
Me convertis en homme et m'aimas comme un sage
Ma voix n'a pas d'écho j'ai honte de parler
Je souffre pour toujours de ton silence ô mon amour.

NOTRE VIE [2]

Nous n’irons pas au but un par un mais par deux
Nous connaissant par deux nous nous connaîtrons tous
Nous nous aimerons tous et nos enfants riront
De la légende noire où pleure un solitaire.

CORPS MÉMORABLE

1948.

Dédicace

Ah ! mille flammes, un feu, la lumière,
Une ombre !
Le soleil me suit,

Jacqueline me prolonge.

GRAIN DE SABLE DE MON SALUT

À force d'être claire et de donner à boire
Comme on ouvre la main pour libérer une aile
À force d'être partagée et réunie
Comme une bouche qui s'amasse ou qui frissonne
Comme une langue de raison qui s'abandonne
Deux bras qui s'ouvrent qui se ferment
Faisant le jour faisant la nuit et rallumant
Un feu qui couve mille enfants perdus d'espoir
À force d'incarner la nature fidèle
Forte comme un fruit mûr faible comme une aurore
Débordant des saisons et recouvrant des hommes
À force d'être comme un pré qui hume l'eau
Qui donne à boire à son terrain de haute essence
Innocent attendant un pas balbutiant

Comme un travail et comme un jeu comme un calcul
Faux jusqu'à l'os comme un cadeau et comme un rapt
À force d'être si patiente et souple et droite
À force de mêler le blé de la lumière
Aux caresses des chairs de la terre à minuit
À midi sans savoir si la vie est valable

Tu m'as ouvert un jour de plus est-ce aujourd'hui
Est-ce demain Toujours est nul Jamais n'est pas
Et tu risques de vivre aux dépens de toi-même

Moins que moi qui descends d'une autre et du néant

PORTRAIT EN TROIS TABLEAUX

I

Tes mains pourraient cacher ton corps
Car tes mains sont d'abord pour toi
Cacher ton corps tu fermerais les yeux
Et si tu les ouvrais on n'y verrait plus rien

Et sur ton corps tes mains font un très court chemin
De ton rêve à toi-même elles sont tes maîtresses
Au double de la paume est un miroir profond
Qui sait ce que les doigts composent et défont

II

Si tes mains sont pour toi tes seins sont pour les autres
Comme ta bouche où tout revient prendre du goût
La voile de tes seins se gonfle avec la vague
De ta bouche qui s'ouvre et joint tous les rivages

Bonté d’être ivre de fatigue quand rougit
Ton visage rigide et que tes mains se vident
Ô mon agile et la plus lente et la plus vive
Tes jambes et tes bras passent la chair compacte

D’aplomb et renversée tu partages tes forces
À tous tu donnes de la joie comme une aurore
Qui se répand au fond du cœur d’un jour d’été
Tu oublies ta naissance et brûles d’exister.

III

Et tu te fends comme un fruit mûr ô savoureuse
Mouvement bien en vue spectacle humide et lisse
Gouffre franchi très bas en volant lourdement
Je suis partout en toi partout où bat ton sang

Limite de tous les voyages tu résonnes
Comme un voyage sans nuages tu frissonnes
Comme une pierre dénudée aux feux d’eau folle
Et ta soif d’être nue éteint toutes les nuits.

ENTRE LA LUNE ET LE SOLEIL

Je te le dis gracieuse et lumineuse
Ta nudité lèche mes yeux d’enfant
Et c’est l’extase des chasseurs heureux
D’avoir fait croître un gibier transparent
Qui se dilate en un vase sans eau
Comme une graine à l’ombre d’un caillou

Je te vois nue arabesque nouée
Aiguille molle à chaque tour d’horloge
Soleil étale au long d’une journée
Rayons tressés nattes de mes plaisirs.

D'UN ET DE DEUX, DE TOUS

Je suis le spectateur et l'acteur et l'auteur
Je suis la femme et son mari et leur enfant
Et le premier amour et le dernier amour
Et le passant furtif et l'amour confondu

Et de nouveau la femme et son lit et sa robe
Et ses bras partagés et le travail de l'homme
Et son plaisir en flèche et la houle femelle
Simple et double ma chair n'est jamais en exil

Car où commence un corps je prends forme et conscience
Et même quand un corps se défait dans la mort
Je gis en son creuset j'épouse son tourment
Son infamie honore et mon cœur et la vie.

PUISQU'IL LE FAUT

Dans le lit plein ton corps se simplifie
Sexe liquide univers de liqueur
Liant des flots qui sont autant de corps
Entiers complets de la nuque aux talons
Grappe sans peau grappe-mère en travail
Grappe servile et luisante de sang
Entre les seins les cuisses et les fesses
Régentant l'ombre et creusant la chaleur
Lèvre étendue à l'horizon du lit
Sans une éponge pour happer la nuit
Et sans sommeil pour imiter la mort.

*

Frapper la femme monstre de sagesse
Captiver l'homme à force de patience
Doucer la femme pour éteindre l'homme
Tout contrefaire afin de tout réduire
Autant rêver d'être seul et aveugle.

*

Je n’ai de cœur qu’en mon front douloureux.

*

L’après-midi nous attendions l’orage
Il éclatait lorsque la nuit tombait
Et les abeilles saccageaient la ruche
Puis de nos mains tremblantes maladroites
Nous allumions par habitude un feu
La nuit tournait autour de sa prunelle
Et nous disions je t’aime pour y voir.

Le temps comblé la langue au tiers parfum
Se retenait au bord de chaque bouche
Comme un mourant au bord de son salut
Jouer jouir n’étaient plus enlacés
Du sol montait un corps bien terre à terre
L’ordre gagnait et le désir pesait
Branche maîtresse n’aimait plus le vent

Par la faute d’un corps sourd
Par la faute d’un corps mort
D’un corps injuste et dément.

SANS AVENIR

La femme cerne un petit homme coléreux
Qui ne veut pas dormir ni rêver mais connaître
Et qui refuse de mourir sans tout aimer

Petite femme patiente tu le calmes
Et tu l'affoles selon l'ordre de ta chair

Tu pèses sur son cœur tu allèges son corps
Dans le noir redoutable tu l'immobilises
Il vit sans avenir.

RÉPÉTITIONS

TOUT PRÈS DU SOMMEIL EXIGEANT

L'œil à force d'espace et d'éclat délirants
L'œil fait vivre et plus loin le plomb du corps s'écoule

La barque de la bouche est menée par la langue
Muette tout humide elle éclaire les flots

Les larges mains ne savent rien de leur pouvoir
Et leurs épis jonchent la peau de la moisson

Doigts des éclairs caresses d'or broderies fauves
Dans les paumes les seins et les fesses s'insurgent

De nuit entre les yeux de jour entre les jambes
C'est le même palais qui flambe en un instant

C’est un trésor absurde un flot de diamants
Qui provoque l’orage et déchire les reins

C’est la main ignorante et la langue accordée
Pour la première fois sous un ciel féminin

Et le milieu du corps définissant l’orage
Balance de raison pour peser notre vie

C’est toi c’est moi nous sommes doubles dans nos songes.

MAIS ELLE

Elle ne vit que par sa forme
Elle a la forme d’un rocher
Elle a la forme de la mer
Elle a les muscles du rameur
Tous les rivages la modèlent

Ses mains s’ouvrent sur une étoile
Et ses yeux cachent le soleil
Une eau lavée le feu brûlé
Calme profond calme créé
Incarnant l’aube et le couchant

Pour en avoir connu le fond
Je sers la forme de l’amour
Elle ce n’est jamais la même
Je sers des ventres et des fronts
Qui s’effacent et se transforment

Fraîche saison promesse chaude
Elle est à l’échelle des fleurs
Et des heures et des couleurs
Niveau de force et de faiblesse
Elle est ma perte de conscience

Mais je refuse son hiver.

JE T’AI IMAGINÉE

Le grand merci que je dois à la vie
Non à la mienne mais à toute vie
Car tu es femme entière à la folie
Et rien n’a pu te réduire à toi-même
Dors mon enfance ma confiance d’or
Sur la litière où nous n’avons qu’un cœur
Fuyez misères à visage d’homme
Veiller sur toi c’est rêver d’être toi

C’est être sérieux
Sans avoir rien appris
Si de raison ma tête s’éclairait
Je ne serais qu’un homme qui a tort
Baiser m’enivre un peu plus qu’il ne faut
Je suis futur et rien n’a de limites
Toi l’endormie moi l’homme sans sommeil
Nous partageons une marge indistincte
De fruits de fleurs de fruits couvrant les fleurs
Et de soleil s’enchevêtrant aux nuits

Comme si la nuit
Était la terre des couleurs
Comme si la verdure et l'automne
Naissaient du gel fixé aux branches
Comme si ces vivants que l'on nomme
Sel de la terre ou lumière de nuit
Ne pouvaient pas se contrefaire
Ne pas avoir un ventre déférent
Des seins décents aimables complaisants
Et ces mains obstinées au travail des caresses
Où en es-tu je vis j'ai vécu je vivrai
Je crée je t'ai créée je te transformerai

Pourtant je suis toujours par toi l'enfant sans ombre
Je t'ai imaginée.

JEUNESSE ENGENDRE LA JEUNESSE

J’ai été comme un enfant
Et comme un homme
J’ai conjugué passionnément
Le verbe être et ma jeunesse
Avec le désir d’être homme

On se veut quand on est jeune
Un petit homme
Je me voudrais un grand enfant
Plus fort et plus juste qu’un homme
Et plus lucide qu’un enfant

Jeunesse force fraternelle
Le sang répète le printemps
L’aurore apparaît à tout âge
À tout âge s’ouvre la porte
Étincelante du courage

Comme un dialogue d’amoureux
Le cœur n’a qu’une seule bouche.

PRÊTE AUX BAISERS RÉSURRECTEURS

Pauvre je ne peux pas vivre dans l'ignorance
Il me faut voir entendre et abuser
T'entendre nue et te voir nue
Pour abuser de tes caresses

Par bonheur ou par malheur
Je connais ton secret par cœur
Toutes les portes de ton empire
Celle des yeux celle des mains
Des seins et de ta bouche où chaque langue fond

Et la porte du temps ouverte entre tes jambes
La fleur des nuits d'été aux lèvres de la foudre
Au seuil du paysage où la fleur rit et pleure
Tout en gardant cette pâleur de perle morte
Tout en donnant ton cœur tout en ouvrant tes jambes

Tu es comme la mer tu berces les étoiles
Tu es le champ d'amour tu lies et tu sépares
Les amants et les fous
Tu es la faim le pain la soif l'ivresse haute

Et le dernier mariage entre rêve et vertu.

À L'INFINI

Elle surgissait de ses ressemblances
Et de ses contraires

On la voyait mieux parfois plus publique
Que cachant ses seins sous un cœur de mère

Peut-elle inspirer de l'indifférence
Celle qui est moi-même

*

Elle exalte mon frère
Mon frère la première image

Le soleil brille à travers lui il est né d'elle
Et c'est ainsi que je suis sûr que chacun l'aime

*

Elle surgissait de l'homme
Et l'homme surgissait d'elle
Elle surgissait du désir de l'homme
D'un homme
De moi
Et d'un autre homme
Et peut-être aussi d'une femme
De plusieurs femmes désirables idéales
Et de plusieurs femmes sans charmes
Surgissait des enfances vagues
Des plus beaux rêves en spirales colorées
Et des réalités rigides
Bossues cassées blanches et noires
Rêve et réalité la rose et le rosier
La douleur et ses murs le long d'une rue calme
La douleur acceptable et le plaisir possible

*

Sèche
Des pieds à la tête
Elle allait sur les marais
Et s'enlisait dans les dunes

Moi frais ou chaud
De temps en temps j'étais son lit

Ses draps blancs ses draps sales
Et son plaisir intime

Son sang naviguait à la rame
Autour de l'île de son cœur
Nous chassions à deux le sommeil
Deux soleils se levaient en nous.

UNE LIVRE DE CHAIR

Je suis un homme dans le vide
Un sourd un aveugle un muet
Sur un immense socle de silence noir

Rien cet oubli sans bornes
Cet absolu d'un zéro répété
La solitude complétée

Le jour est sans tache et la nuit est pure

*

Parfois je prends tes sandales
Et je marche vers toi

Parfois je revêts ta robe

Et j’ai tes seins et j’ai ton ventre

Alors je me vois sous ton masque
Et je me reconnais

JE PARLE EN RÊVE

Dans les veines de notre ville
S'allongeaient de bons diables d'hommes
Un chapelet d'amours d'enfants
Et sages comme des cristaux

Sur tous les chemins de nos yeux
S'étalaient des femmes sacrées
Comme des voiles de mariées
Intacts ou rapiécés onctueux et pesants

Je parle en rêve et je transmets
Le court moment du grand repos
Le temps où rien n'est impossible
La chair en plus le miel en trop

Sourire aux anges est réel.

LE PHÉNIX

1951.

Le Phénix, c'est le couple – Adam et Ève – qui est et n'est pas le premier.

LE PHÉNIX

Je suis le dernier sur ta route
Le dernier printemps la dernière neige
Le dernier combat pour ne pas mourir

Et nous voici plus bas et plus haut que jamais.

*

Il y a de tout dans notre bûcher
Des pommes de pin des sarments
Mais aussi des fleurs plus fortes que l'eau

De la boue et de la rosée.

*

La flamme est sous nos pieds la flamme nous couronne
À nos pieds des insectes des oiseaux des hommes
Vont s'envoler

Ceux qui volent vont se poser

*

Le ciel est clair la terre est sombre
Mais la fumée s'en va au ciel
Le ciel a perdu tous ses feux.

La flamme est restée sur la terre

*

La flamme est la nuée du cœur
Et toutes les branches du sang
Elle chante notre air

Elle dissipe la buée de notre hiver.

*

Nocturne et en horreur a flambé le chagrin
Les cendres ont fleuri en joie et en beauté
Nous tournons toujours le dos au couchant

Tout a la couleur de l'aurore.

DOMINIQUE AUJOURD'HUI PRÉSENTE

Toutes les choses au hasard
Tous les mots dits sans y penser
Et qui sont pris comme ils sont dits
Et nul n'y perd et nul n'y gagne

Les sentiments à la dérive
Et l'effort le plus quotidien
Le vague souvenir des songes
L'avenir en butte à demain

Les mots coincés dans un enfer
De roues usées de lignes mortes
Les choses grises et semblables
Les hommes tournant dans le vent

Muscles voyants squelette intime
Et la vapeur des sentiments

Le cœur réglé comme un cercueil
Les espoirs réduits à néant

*

Tu es venue l'après-midi crevait la terre
Et la terre et les hommes ont changé de sens
Et je me suis trouvé réglé comme un aimant
Réglé comme une vigne

À l'infini notre chemin le but des autres
Des abeilles volaient futures de leur miel
Et j'ai multiplié mes désirs de lumière
Pour en comprendre la raison

Tu es venue j'étais très triste j'ai dit oui
C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde
Petite fille je t'aimais comme un garçon
Ne peut aimer que son enfance

Avec la force d'un passé très loin très pur
Avec le feu d'une chanson sans fausse note
La pierre intacte et le courant furtif du sang
Dans la gorge et les lèvres

Tu es venue le vœu de vivre avait un corps
Il creusait la nuit lourde il caressait les ombres

Pour dissoudre leur boue et fondre leurs glaçons
Comme un œil qui voit clair

L'herbe fine figeait le vol des hirondelles
Et l'automne pesait dans le sac des ténèbres
Tu es venue les rives libéraient le fleuve
Pour le mener jusqu'à la mer

Tu es venue plus haute au fond de ma douleur
Que l'arbre séparé de la forêt sans air
Et le cri du chagrin du doute s'est brisé
Devant le jour de notre amour

Gloire l'ombre et la honte ont cédé au soleil
Le poids s'est allégé le fardeau s'est fait rire
Gloire le souterrain est devenu sommet
La misère s'est effacée

La place d'habitude où je m'abêtissais
Le couloir sans réveil l'impasse et la fatigue
Se sont mis à briller d'un feu battant des mains
L'éternité s'est dépliée

Ô toi mon agitée et ma calme pensée
Mon silence sonore et mon écho secret
Mon aveugle voyante et ma vue dépassée
Je n'ai plus eu que ta présence

Tu m’as ouvert de ta confiance.

ÉCRIRE DESSINER INSCRIRE

Sept fois la réalité
Sept fois sept fois la vérité.

I

Nous étions deux et nous venions de vivre
Une journée d'amour ensoleillé
Notre soleil nous l'embrassions ensemble
La vie entière nous était visible

Quand la nuit vint nous restâmes sans ombre
À polir l'or de notre sang commun
Nous étions deux au cœur du seul trésor
Dont la lumière ne s'endort jamais.

*

Le brouillard mêle sa lumière
À la verdure des ténèbres
Toi tu mêles ta chair tiède
À mes désirs acharnés

*

Tu te couvres tu t'éclaires
Tu t'endors et tu t'éveilles
Au long des saisons fidèles

Tu bâtis une maison
Et ton cœur la mûrit
Comme un lit comme un fruit

Et ton corps s'y réfugie
Et tes rêves s'y prolongent
C'est la maison des jours tendres

Et des baisers de la nuit.

*

Les flots de la rivière
La croissance du ciel
Le vent la feuille et l'aile

Le regard la parole
Et le fait que je t'aime
Tout est en mouvement.

*

Une bonne nouvelle
Arrive ce matin
Tu as rêvé de moi.

*

Je voudrais associer notre amour solitaire
Aux lieux les plus peuplés du monde
Qu'il puisse laisser de la place
À ceux qui s'aiment comme nous
Ils sont nombreux ils sont trop peu.

*

Je m'en prends à mon cœur je m'en prends à mon corps
Mais je ne fais pas mal à celle que j'adore.

II

Rien n’est plus clair que l’amour
Gisant dans son illusion
Debout dans sa vérité.

*

Naître voyant chaque soir
Contre le mal dormir sourd
Rêver sans douter de soi.

*

Les pas de plomb des larmes
Sur les rochers et notre joie
Des feuilles vertes dans les bois.

*

Je suis un étrange animal
Mes oreilles te parlent
Ma voix t’écoute et te comprend.

*

Couloir clair-obscur
Être ou rêver d'être
Se survivre ou naître.

*

Le premier jour je t'embrasse
Le lendemain tu me tutoies
Et pour toujours je crois en toi.

*

Je n'ai rien à gagner
Je t'aime trop pour perdre
Je ne joue plus je t'aime.

III

J'ai rêvé du printemps le printemps a noirci
L'été le fer aussi dans le fruit a noirci

J'aurais pu perdre les couleurs
Qui m'imposaient d'être moi-même et ce que j'aime

J’aurais pu perdre le pouvoir
De savoir le poids du blanc et du noir

Une fleur étincelle au milieu du printemps
Rouille la pluie la ronge et je passe à l’été

Les moissons sont brûlées à nous le renouveau
Fleur et fruit de mémoire ont force d’avenir

J’ai su passer trois ans et des milliers d’années
À vivre comme vivent les soleils couchés.

Maintenant je me lève car tu t’es levée
Rose du feu sur les cendres du feu
Et mon amour est bien plus grand que mon passé.

IV

Être comme un enfant tu es comme un enfant
Grande comme un enfant quand tu es raisonnable
Quand tu fais la grande personne
Quand tu fais tomber le ciel sur la table
D’un geste mieux réglé que celui des saisons
Quand prête à tout créer tu choisis d’imiter

Quand tu me fais rire d’un rire
D’amoureuse pitié.

*

Tu es venue à moi par les voies de l'enfance
Sérieuse comme une herbe et comme une hirondelle

La mi-nuit des matins était tachée d'aurore
Le crépuscule ouvrait avec prudence l'ombre

Pour en chasser les bêtes noires.

*

Je suis entré dans la ronde
De ta vie malgré le temps

Je t'accorde le temps de vivre
Et le temps d'avoir vécu

Tu m'accordes le temps d'être
Avec toi comme un enfant.

*

Que l'hiver aiguise les branches
Pour agripper la mort rêvée
Que des moissons épouvantables
Encombrent la sève des fleuves
Que le gel raisonne la chair
Tu ne me promets que jeunesse.

*

Et je sais que je dois t'aimer
L'hiver se croise avec l'été
La feuille morte tombe dans un bain d'azur.

*

Et je respire et je me double
Du vent qui va vers le printemps
Déserts et ruines mauvais temps
Purifient l'aube des récoltes.

*

Je t'aime j'ai dans les vertèbres
L'émancipation des ténèbres.

V

De la douleur du fond des larmes
Surgissait un oiseau sans ailes
Puis sortait une barque vide.

*

D’une main tenant une main confiante
Tombaient des semences
Rayonnait une seule fleur.

*

Le sang dessinait un cœur
Le cœur dessinait ton corps
Ton corps épousait mon cœur.

*

Il y a des mendiants des plaintes des aumônes
Il y a des secrets des mensonges des traîtres
Et plus près et plus loin il y a nos aveux.

*

Un tout petit visage au sommet d’un grand corps
Un corps réduit à rien par un ardent visage
L’amour est plus léger que le désir d’aimer.

*

Donner à boire et donner à manger
À ces enfants que nous imaginons
Qui n’ont que nous comme fortune.

*

Quand le soleil l’amour équilibre nos armes
Nous pouvons nous voir vivre
Notre sève s’enflamme dans notre miroir.

VI

Il faudra se lever demain matin très tôt
Dans le noir sous le coup d’un dégoût enfantin

À l’heure noire se lever pour y voir clair.

*

Tu fuis contre le vent la jupe ramassée
Les cheveux en déroute sous la pluie furieuse

Le ciel est inondé la terre est détrempée.

*

Découverte d'un désert
Où la lumière est timide.

*

Et l'horizon fuit avec toi contre le vent
Fuit avec moi nous enfermant.

*

Aller sans fin c'est aller loin
Il pleut sans fin il fera beau bientôt

*

Nous sommes bien venus de plus loin l'un vers l'autre
Sans grand espoir de grand soleil et de pain chaud

Mais pourtant le flot des moissons brûlait le mauvais temps.

*

Une seule goutte d’eau
Multipliait ses halos

Dans l’anneau d’une alliance.

VII

La ruche de ta chair sous l’unique soleil
Dora d’unique miel mon ciel qui s’éveillait.

*

Une femme c’est toi
Un amoureux c’est moi

*

Par la caresse nous sortons de notre enfance
Mais un seul mot d’amour et c’est notre naissance.

*

Un baiser calme dans la nuit
Les plus lourdes ombres s’enfuient.

*

Même sommeil même réveil
Nous partageons nos rêves et notre soleil.

*

Diverses douceurs diverses couleurs
Tu ne m’es jamais étranger mon cœur

*

Parle je suis l’écho de tout ce que tu dis
Tout en haut de mon mur tu retrouves ton nid.

LA PETITE ENFANCE DE DOMINIQUE

En ce temps divisé par l'orage et l'espoir
Mauvais temps et printemps
J'écrivis ce poème pour me concilier
Les formes de l'amour les formes de la vie.

I

La nuit et la peur de la nuit toutes les flammes de la nuit
Les interdits les crocs montrés et les griffes sorties
Les couleurs vagues la glace qui transpire le satin éraillé
Elle n'était pas née

Le paysage se fermait comme un caillou
Les hommes s'éveillaient fatigués sans mémoire
La fumée de leurs rêves empestait l'aurore
Elle n'était pas née
Nul ne la connaissait

Pudeur était soûle souillée
Richesse adorait la bêtise
La beauté la pitié abreuvaient des charniers somptueux
Elle n’était pas née
Nul ne la connaissait
Ses yeux étaient fermés

La chair rauque tremblait dans le froid silencieux
Et pour se prolonger le chagrin raisonnait
Des veines de la nuit surgissait une honte insoluble
Elle n’était pas née
Nul ne la connaissait
Ses yeux étaient fermés
Mais elle était déjà debout contre la mort contre la nuit.

II

Celle qui s’est donnée
Douce comme dans l’herbe
L’œil humble d’une source

Celle qui s’est donnée
Plus ferme que pensée
Luttant pour exister

Plus dure que la vie
Entremêlée d’espoir
Graine des fleurs fanées

Celle qui s’est donnée
À partir d’elle tout se donne
Dans la nature et dans l’homme

Tout se donne en silence
En gestes en paroles
Je dessine une femme

Une mère accordée
Au grand jour au passé
Et jusqu’à son déclin

Jusqu’à son renouveau
Je la vois avec ses défauts
Limpide comme un champ de blé

Elle efface le froid
Jeunesse monte dans la terre
Nulle fleur n’est sans racines

L’enfant tient au sein de sa mère.

III

Et la mère devint tout entière et sans honte
Pareille à un anneau
Comblé de chair
Pareille à la clairière idéale à l'oasis de la forêt
L'horizon de verdure entourant un seul fruit

Un anneau elle était pareille à un anneau
Anneau du cœur du corps de l'œil et de la main
Du ventre et de la lune pâle de midi
Le sang humain en elle colorait le monde
Elle devint le prisme et sa voix retentit

Des ailes étendues irisèrent ses rires
Son chant sonna très haut l'évidence et l'exemple
Elle nomma d'emblée toute forme avouée
La courbe de ses bras développa l'étreinte
Et sa bouche enfantine abolit l'ignorance

Le dos droit et les hanches figurant le socle
Assise elle était sage et parlait de construire
Debout elle semblait anéantir le vide
Ses prunelles lavées par la lumière unie
Repeuplaient le désert d'insectes et d'oiseaux

D'insectes et d'oiseaux d'écureuils et de singes
De tous les animaux aériens distrayants

Et d’enfants turbulents échappés à leur geôle
Debout elle avait l’air de composer les jeux
Qui prennent pour pain blanc la merveille des sens

Figurant sur deux bouches des baisers égaux
Elle accordait son cœur au temps qui se dépasse
Elle ne voulait pas joindre vivre et mourir
Elle répétait vivre et brisait les barrières
Elle était trop rapide pour ne pas durer

Dans son orbe brillaient le soc de la charrue
La semence levée et le bloc des moissons
Ses nuages de nuit éclataient de pluie tiède
Un enfant s’allumait dans le flot de son sang
Sa transparence établissait la ressemblance.

IV

Il y avait déjà lisses d’aurore
Des fleurs pour l’éclairer
Il y avait déjà des bourgeons sur les branches
Les rires de la noce avaient passé l’hiver

Il y avait les yeux d’une enfant de vingt ans
Robuste de ses rêves
Et pour demain un autre enfant aussi confiant.

Alliance était raison féconde
Et raison des moins forts et raison de lutter
Pour régner contre le malheur

Il suffit d'avancer pour vivre
D'aller droit devant soi
Vers tout ce que l'on aime

Devant soi la route est légère
Et s'ouvre sur tous les rivages
Derrière il n'y a que des chaînes

La caresse est comme une rose
Qui renforce la nacre d'un midi très chaud
Présence à tout jamais
Rien ne se fait amour qui ne soit d'avenir

La plante lente et sombre qui conquiert le jour
N'a pas d'autre sommet que celui de l'été
Nourri de l'infini des graines sans répit
Qui subliment le joug du trésor de la vie.

V

Terre il fait clair au son d'un jour parfait
Et la passion prend un nouveau visage
Le ventre obscur s'entrouvre à la lumière

La plaine se dévêt un sentier de forêt
Dévide son fuseau sous les pas du soleil

Un enfant vient de naître l'ombre d'un oiseau
Pèse plus lourd que lui sur la terre géante
Il va d'une heure à l'autre avec tranquillité
Le beau temps le pénètre de ses cloches d'or
La cruche de la lune rafraîchit ses moelles

Au golfe du berceau il se noue et s'endort
Et dans les lourds sillons des rêves il confond
Ce qu'il ne peut pas être avec ce qu'il sera
Seul le fouet de la faim l'éveille et le tourmente
Il n'aime pas sa faim mais il aime sa mère

Il aime il est nourri de sa nécessité
Vivre s'entend partout de la même manière
Il faut aimer pour vivre il faut être nourri
De son désir et du plaisir d'être nourri
L'enfant-reflet anime un amour réciproque.

VI

Une perle un amas de sèves conjuguées
Dans un coin sombre où gît l'enfant d'amours banale
Palme de l'avenir couronne non coupable
Un enfant la sortie du dédale de l'âge
Tendre passage du ciel vert dans le feuillage des étoiles

L’herbe fuit sous le vent le printemps s’abandonne
Et dans les mains d’été la mort met ses frissons
Mais l’enfant nouveau-né nie le cours des saisons
Il rayonne il demeure aux portes de la vie
Feu liquide déluge du désir de vivre

Toujours le même enfant immortel éternel
À l’horizon de l’homme même éclat solaire
Et la mousse et la rouille et le cœur sec d’hiver
S’attendrissent fleurissent comme une promesse
Jeunesse ne vient pas au monde elle est constamment de ce monde

VII

Un tout petit enfant un matin d’exception
Fructifiant au ras du sol
Une cendre rougeoyant
Un dimanche visible
Une vague réduite à une goutte d’eau

Une lampe en plein jour.

VIII

Mes souvenirs vont au cœur loin
De chaque enfant inexpressif
Presque gratuit presque innocent

Un enfant à ses premiers jours
Brin d’herbe à peine séparé
Des grandes marées du printemps

Un enfant grand comme un baiser
Futur pour un enfant futur

Première extase du soleil
Brûlant les glaces de rosée
Première soif illuminée

Un enfant immobile et pourtant si agile
Que la nature prend son essor avec lui

La terre est à ses pieds.

AIR VIF

J’ai regardé devant moi
Dans la foule je t’ai vue
Parmi les blés je t’ai vue
Sous un arbre je t’ai vue

Au bout de tous mes voyages
Au fond de tous mes tourments
Au tournant de tous les rires
Sortant de l’eau et du feu

L’été l’hiver je t’ai vue
Dans ma maison je t’ai vue
Entre mes bras je t’ai vue
Dans mes rêves je t’ai vue

Je ne te quitterai plus.

PRINTEMPS

Il y a sur la plage quelques flaques d'eau
Il y a dans les bois des arbres fous d'oiseaux
La neige fond dans la montagne
Les branches des pommiers brillent de tant de fleurs
Que le pâle soleil recule

C'est par un soir d'hiver dans un monde très dur
Que je vis ce printemps près de toi l'innocente
Il n'y a pas de nuit pour nous
Rien de ce qui périt n'a de prise sur toi
Et tu ne veux pas avoir froid

Notre printemps est un printemps qui a raison.

JE T’AIME

Je t’aime pour toutes les femmes que je n’ai pas connues
Je t’aime pour tous les temps où je n’ai pas vécu
Pour l’odeur du grand large et l’odeur du pain chaud
Pour la neige qui fond pour les premières fleurs
Pour les animaux purs que l’homme n’effraie pas
Je t’aime pour aimer
Je t’aime pour toutes les femmes que je n’aime pas

Qui me reflète sinon toi-même je me vois si peu
Sans toi je ne vois rien qu’une étendue déserte
Entre autrefois et aujourd’hui
Il y a eu toutes ces morts que j’ai franchies sur de la paille
Je n’ai pas pu percer le mur de mon miroir
Il m’a fallu apprendre mot par mot la vie
Comme on oublie

Je t’aime pour ta sagesse qui n’est pas la mienne
Pour la santé
Je t’aime contre tout ce qui n’est qu’illusion

Pour ce cœur immortel que je ne détiens pas
Tu crois être le doute et tu n’es que raison
Tu es le grand soleil qui me monte à la tête
Quand je suis sûr de moi.

CERTITUDE

Si je te parle c’est pour mieux t’entendre
Si je t’entends je suis sûr de comprendre

Si tu souris c’est pour mieux m’envahir
Si tu souris je vois le monde entier

Si je t’étreins c’est pour me continuer
Si nous vivons tout sera à plaisir

Si je te quitte nous nous souviendrons
Et nous quittant nous nous retrouverons.

NOUS DEUX

Nous deux nous tenant par la main
Nous nous croyons partout chez nous
Sous l'arbre doux sous le ciel noir
Sous tous les toits au coin du feu
Dans la rue vide en plein soleil
Dans les yeux vagues de la foule
Auprès des sages et des fous
Parmi les enfants et les grands
L'amour n'a rien de mystérieux
Nous sommes l'évidence même
Les amoureux se croient chez nous.

LA MORT L’AMOUR LA VIE

J’ai cru pouvoir briser la profondeur l’immensité
Par mon chagrin tout nu sans contact sans écho
Je me suis étendu dans ma prison aux portes vierges
Comme un mort raisonnable qui a su mourir
Un mort non couronné sinon de son néant
Je me suis étendu sur les vagues absurdes
Du poison absorbé par amour de la cendre
La solitude m’a semblé plus vive que le sang

Je voulais désunir la vie
Je voulais partager la mort avec la mort
Rendre mon cœur au vide et le vide à la vie
Tout effacer qu’il n’y ait rien ni vitre ni buée
Ni rien devant ni rien derrière rien entier
J’avais éliminé le glaçon des mains jointes
J’avais éliminé l’hivernale ossature
Du vœu de vivre qui s’annule.

*

Tu es venue le feu s’est alors ranimé
L’ombre a cédé le froid d’en bas s’est étoilé
Et la terre s’est recouverte
De ta chair claire et je me suis senti léger
Tu es venue la solitude était vaincue
J’avais un guide sur la terre je savais
Me diriger je me savais démesuré
J’avançais je gagnais de l’espace et du temps

J’allais vers toi j’allais sans fin vers la lumière
La vie avait un corps l’espoir tendait sa voile
Le sommeil ruisselait de rêves et la nuit
Promettait à l’aurore des regards confiants
Les rayons de tes bras entrouvraient le brouillard
Ta bouche était mouillée des premières rosées
Le repos ébloui remplaçait la fatigue.
Et j’adorais l’amour comme à mes premiers jours.

*

Les champs sont labourés les usines rayonnent
Et le blé fait son nid dans une houle énorme
La moisson la vendange ont des témoins sans nombre
Rien n’est simple ni singulier
La mer est dans les yeux du ciel ou de la nuit
La forêt donne aux arbres la sécurité
Et les murs des maisons ont une peau commune
Et les routes toujours se croisent.

Les hommes sont faits pour s’entendre
Pour se comprendre pour s’aimer
Ont des enfants qui deviendront pères des hommes
Ont des enfants sans feu ni lieu
Qui réinventeront les hommes
Et la nature et leur patrie
Celle de tous les hommes
Celle de tous les temps.

CHANSON

Dans l’amour la vie a encore
L’eau pure de ses yeux d’enfant
Qui s’ouvre sans savoir comment
Sa bouche est encore une fleur

Dans l’amour la vie a encore
Ses mains agrippantes d’enfant
Ses pieds partent de la lumière
Et ils s’en vont vers la lumière

Dans l’amour la vie a toujours
Un cœur léger et renaissant
Rien n’y pourra jamais finir
Demain s’y allège d’hier.

IL FAUT BIEN Y CROIRE

Les jeux de ces curieux enfants qui sont les nôtres
Jeux simples qui leur font les yeux émerveillés
Pleins d’une fièvre qui les rapproche et les éloigne
Du monde où nous rêvons de faire place aux autres

Les jeux d’azur et de nuages
De gentillesses et de courses à la mesure d’un cœur futur
Qui ne sera jamais coupable
Les yeux de ces enfants qui sont nos yeux anciens

Nous eûmes plus de charmes que jamais les fées.

D’UNE BÊTE

J’aime les bêtes c’est Maïakowski
Qui dit j’aime les bêtes et il a aussitôt envie
De le prouver il leur sourit et il les voit répondre

Nous avions une chienne elle était un peu folle
La tête un peu trop noire pour un corps trop gris
Il a fallu la tuer j’entends car c’est la chasse
À tout moment le coup de feu qui la consume

La source de la vie se courbe sur sa fin
Nous nous courbons chaque jour un peu plus
Sur notre chienne absente notre chienne exigeante.

ET UN SOURIRE

La nuit n’est jamais complète
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l’affirme
Au bout du chagrin une fenêtre ouverte
Une fenêtre éclairée
Il y a toujours un rêve qui veille
Désir à combler faim à satisfaire
Un cœur généreux
Une main tendue une main ouverte
Des yeux attentifs
Une vie la vie à se partager.

SÉRÉNITÉ

Mes sommets étaient à ma taille
J'ai roulé dans tous mes ravins
Et je suis bien certain que ma vie est banale
Mes amours ont poussé dans un jardin commun
Mes vérités et mes erreurs
J'ai pu les peser comme on pèse
Le blé qui double le soleil
Ou bien celui qui manque aux granges
J'ai donné à ma soif l'ombre d'un gouffre lourd
J'ai donné à ma joie de comprendre la forme
D'une jarre parfaite.

MATINES

J’ai rêvé d’une grande route
Où tu étais seule à passer
L’oiseau blanchi par la rosée
S’éveillait à tes premiers pas

Dans la forêt verte et mouillée
S’ouvraient la bouche et l’œil de l’aube
Toutes les feuilles s’allumaient
Tu commençais une journée

Rien ne devait faire long feu
Ce jour brillait comme tant d’autres
Je dormais j’étais né d’hier
Toi tu t’étais levée très tôt

Pour matinale m’accorder
Une perpétuelle enfance.

MARINE

Je te regarde et le soleil grandit
Il va bientôt couvrir notre journée
Éveille-toi cœur et couleur en tête
Pour dissiper les malheurs de la nuit

Je te regarde tout est nu
Dehors les barques ont peu d’eau
Il faut tout dire en peu de mots
La mer est froide sans amour

C’est le commencement du monde
Les vagues vont bercer le ciel
Toi tu te berces dans tes draps
Tu tires le sommeil à toi

Éveille-toi que je suive tes traces
J’ai un corps pour t’attendre pour te suivre

Des portes de l'aube aux portes de l'ombre
Un corps pour passer ma vie à t'aimer

Un cœur pour rêver hors de ton sommeil.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en janvier 2023.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Marie, Anne C., Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Éluard, Paul, *Derniers poèmes d'amour*, Paris, Seghers, 1963. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Lumière et obscurité*, a été prise par Anne Van de Perre.

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.